

que les grands travaux du plus beau temps d'Athènes ne furent pas qu'une manifestation spontanée de son génie cédant à sa vocation d'artiste ; ils furent, jusqu'à un certain point, un expédient dans le goût de la politique moderne, un moyen d'agir sur la hausse des salaires, de procurer du travail au peuple, et d'assurer par son bien-être l'ordre intérieur ; et il n'y a aucune inconvenance à comparer à ce que nous appellerions aujourd'hui des ateliers nationaux les immortels chantiers que dirigeaient Ictinus et Phidias et d'où sortirent le Parthénon, l'Odéon et les Propylées.

De plus, dans ce discours qu'on prendrait pour le commentaire économique d'une pièce d'Aristophane, l'homme d'État, aussi bien que le poète, nous fait toucher du doigt les assises vivantes de la société athénienne ! Car, ces artisans, ces journaliers que l'homme d'État veut enrichir, ces petits marchands, ces mercenaires dont le poète se raille, ce sont bien les mêmes Grecs qui ont sauvé la liberté du monde à Salamine, qui figurent dans les chœurs religieux, devant lesquels Phidias rend ses comptes, que nous retrouvons aux représentations d'Euripide et d'Eschyle, dans la boutique où Socrate ne dédaigne pas d'entrer pour répandre les enseignements de sa philosophie familière. Ils ont beau posséder des esclaves, — les plus pauvres en ont deux, — ils n'en travaillent pas moins comme leurs serviteurs, et, au dire de Xénophon, ils ne s'en distinguent ni par le costume ni par le maintien (1).

Sans doute cette société comportait d'autres zones. Au-dessus des professions que nous venons de nommer et qui,

(1) Xénophon : *République d'Athènes*, chap. 1<sup>er</sup> ; Thucydide, liv. II, chap. 54 : le même Athénien soigne à la fois ses affaires domestiques et celles de l'État ; et tel livré à un travail manuel ne manque pas de connaissances politiques.